

Plaines
d'Abraham

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Saint-Pierre, Éliane, 1961-
Plaines d'Abraham : la bataille de l'amour
ISBN 978-2-89585-556-9
I. Titre. II. Bataille de l'amour
PS8637.A458P52 2014 C843'.6 C2014-941274-6
PS9637.A458P52 2014

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

ÉLIANE SAINT-PIERRE

Plaines
d'Abraham

LA BATAILLE DE L'AMOUR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

En cette belle journée ensoleillée de 1748, Geneviève se sentait heureuse et libre. Elle déambulait sur la place du marché, à Périgny, dans cette France qui l'avait vue naître quinze ans plus tôt. Ses parents lui faisaient confiance, malgré son jeune âge, et la laissaient sortir de la maison sans contrainte. Pour aller quérir des œufs et du fromage, en effet, avait-elle besoin d'un chapeyron? Tout le monde se connaissait, ou presque, dans la petite ville de Périgny. Geneviève allait sans crainte. Près d'un étal, elle croisa soudain le regard d'un beau jeune homme. Un jeune soldat qui faisait partie d'un régiment en permission. Certains d'entre eux parlaient très fort, affirmant se préparer à partir pour le Nouveau Monde. Geneviève s'approcha discrètement de celui qui avait attiré son regard.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-il aussitôt. Puis-je connaître votre nom?

— Je ne donne pas mon nom à un inconnu, répondit Geneviève d'un ton offusqué, trouvant que cet impertinent allait un peu vite pour faire connaissance.

Cependant, le jeune soldat se détacha du groupe pour s'approcher de la jeune fille.

— Je me nomme Baptiste Duchesneau, et permettez-moi de vous dire que votre grâce me touche. Je voulais simplement connaître votre prénom pour pouvoir m'en souvenir lorsque je serai sur le champ de bataille.

Ces quelques mots suffirent à bouleverser la jeune fille.

— Je m'appelle Geneviève, murmura-t-elle, radoucie, et surtout émue par des paroles si douces.

— Accepteriez-vous que nous parlions un peu? demanda Baptiste.

— Volontiers, répondit Geneviève.

Renonçant à ses courses au marché, qu'elle pourrait bien faire plus tard, la jeune fille eut soudain la fulgurante intuition que le destin avait conduit cet homme vers elle. Cette intuition ne tarda pas à devenir une certitude.

Baptiste lui raconta qu'il revenait d'un récent affrontement sur les côtes de Bretagne.

— Cette fois, j'ai cru que j'allais mourir. La bataille fut féroce. Nos ennemis étaient mieux armés que tous ceux que j'ai connus auparavant. Je suis fatigué de cette vie...

Si Baptiste se trouvait ce jour-là en Charente-Maritime, à Périgny, avec son régiment, c'était dans l'attente d'une prochaine mission.

Sentant que Geneviève lui accordait sa confiance, Baptiste n'hésita pas à lui ouvrir son cœur.

— Croyez-moi, mademoiselle, je n'ai pas l'intention de me battre toute ma vie. Nos dirigeants nous assurent que si nous acceptons d'aller en Nouvelle-France, nous pourrions avoir une terre. Que nous y vivrions en paix!

— Vous ne seriez alors plus soldat, répliqua Geneviève, sentant battre son cœur plus fort.

Fallait-il qu'elle rencontre un si beau jeune homme pour qu'il disparaisse aussi précipitamment?

— Je resterai soldat le temps de mettre un terme au conflit avec l'Angleterre qui menace notre colonie. Mais cela ne durera pas. Les Français sont les plus forts.

Baptiste avait prononcé ces paroles avec conviction.

— On nous pose une seule condition pour réaliser ce rêve de s'établir au Nouveau Monde, ajouta-t-il.

— Laquelle ? s'enquit Geneviève, déjà inquiète.

— Nous devons promettre de nous marier. On ne veut pas de célibataires qui mèneraient là-bas une vie de débauche. On veut des gens sérieux qui ont l'intention de fonder un foyer.

S'établir en Nouvelle-France ! Tout un voyage ! Tout un destin qui se profilait pour Baptiste.

Geneviève ne dit rien. Les mots lui manquaient pour exprimer son émotion. Mais elle songea aussitôt qu'il devait y avoir une raison pour qu'elle ait souri aussi naturellement à cet inconnu. S'il s'était approché d'elle, c'est qu'il avait lui aussi ressenti une attirance qui ressemblait peut-être à de l'amour. Ce Baptiste était si touchant quand il évoquait son avenir. Geneviève comprit qu'il l'avait peut-être choisie comme sa confidente.

— J'ai un autre motif pour vouloir aller en Nouvelle-France, poursuivit-il. Mes parents, en effet, y vivent depuis quelque temps. Je n'ai pas toujours eu des rapports aisés avec eux, mais je pourrais entreprendre des démarches de réconciliation. Ils me manquent, et particulièrement ma chère mère.

Geneviève savait très peu de choses de ce pays étrange et si lointain, sinon que l'on parlait à tout moment d'y envoyer des centaines de paysans et que de nombreux jésuites avaient entrepris de le christianiser. Elle savait également que les

paroisses de son comté recrutaient d'ailleurs de jeunes gens pour fonder là-bas des colonies de bons catholiques.

— Est-ce vrai qu'il y a en Nouvelle-France des cannibales? demanda-t-elle.

Baptiste éclata de rire, et cela choqua Geneviève. Cependant, elle ne cessa point de le trouver fort séduisant.

— Mademoiselle, je ne veux pas vous vexer, mais je crois que vous écoutez trop les histoires à dormir debout que l'on raconte pour faire peur aux enfants!

— Je ne suis pas une enfant! s'exclama-t-elle, vexée, et en lui tournant le dos. Je vous dis simplement ce que j'ai entendu récemment sur la place du marché.

— Et qui parlait ainsi?

— Un homme, qui disait avoir traversé l'océan plus de cinq fois. Ce n'était pas un bonimenteur comme ces autres qui jonglent ou qui domptent les ours sur la place publique. Il disait avoir vécu plus d'une année en Nouvelle-France et avoir rencontré des hommes lui affirmant qu'ils mangeaient des humains!

— Et cela avait-il bon goût? s'écria ironiquement Baptiste en prenant doucement les épaules de Geneviève pour la retourner devant lui. Allons, croyez-moi, si j'ai décidé d'aller en Nouvelle-France, c'est parce que je sais que j'y aurai une belle vie et que je ne risque pas d'être mangé tout rond par de féroces vampires. Je suis fatigué d'être soldat de France. Je crains que bientôt notre pays ne soit à feu et à sang. Nous connaissons une révolution d'ici peu, croyez-moi. Louis XV, notre roi, n'est plus le Bien-Aimé, comme on le surnommait autrefois. Un jour, le peuple se révoltera contre ce tyran dont la vie dépravée est une honte. On en parle même dans les rangs

de l'armée. La population n'a plus d'espoir, sinon partir ou alors renverser ce pouvoir qui est à bout de souffle. Si je reste ici, je risquerais de me battre contre mes frères. Je ne veux pas participer à la guerre civile qui s'annonce. Je quitte mon pays pour avoir une vie normale, pour fonder un foyer, pour avoir une femme et des enfants.

Geneviève frissonna. Si elle n'avait pas été si bien élevée, et si imprégnée de principes et de bienséance, elle se serait jetée dans les bras de Baptiste et lui aurait dit qu'elle souhaitait être cette femme qui le suivrait au bout du monde.

Dans son uniforme à galons dorés, le jeune soldat rayonnait comme un soleil de beauté.

— Mon régiment étant de passage dans la région, je compte me rendre au comptoir où l'on recrute des hommes. On nous a dit que nous serions les gendarmes de la colonie. Ils ont besoin d'une centaine d'intrépides. Je veux être l'un d'eux ! Ne pensez pas, mademoiselle Geneviève, que je sois un lâche. Je sais que là-bas, je me battrai pour défendre notre colonie. Mais je suis persuadé que cela ne durera pas.

— Ainsi, ce ne sont pas des rumeurs ? La Nouvelle-France est bel et bien menacée ? demanda Geneviève en se mettant à marcher à ses côtés.

— La paix est très fragile, en effet, répondit Baptiste. Les Anglais veulent un empire et l'Amérique, qui déborde de richesses, représente pour eux cet éden. La France est aux aguets ; le roi Louis XV a ordonné un recrutement intensif de jeunes gens vigoureux et braves pour défendre ces terres que Jacques Cartier, fier Malouin, a découvertes il y a plus de deux cents ans.

— Mais encore ? insista Geneviève, craignant le pire pour cet homme qui la faisait déjà vibrer.

— Je compte m'y rendre le plus tôt possible.

— Vous partirez cette année ? s'enquit-elle en espérant que la réponse du jeune homme soit négative.

— Je ne sais pas, mademoiselle. Je dois suivre mon régiment pour une autre affectation dans le sud de la France. Une fois que j'aurai donné mon nom pour partir là-bas, je chercherai une femme vaillante et affectueuse, prête à partir avec moi. Je ne lui cacherai pas les difficultés qui s'annoncent.

Geneviève regarda intensément Baptiste comme si elle lui avait affirmé qu'elle n'avait pas peur de traverser l'Atlantique et qu'elle était celle qui l'appuierait dans cette aventure.

— Le seul nom de Nouvelle-France, enchaîna Baptiste, sonne l'espoir. Tout devient possible dans ce pays que l'on est en train de construire.

Allongée dans son lit, le soir venu, Geneviève se souviendrait que Baptiste lui avait dit fièrement qu'il préférerait se battre contre les Anglais plutôt que contre ses frères de sang. Elle entendrait également encore et encore ces mots qui l'avaient fait frémir : « Croyez-moi, dans peu d'années, il y aura ici une guerre civile. »

— Les Anglais convoitent la Nouvelle-France depuis qu'ils se sont installés dans le sud, poursuivit Baptiste. Ils ont fondé treize colonies qu'ils veulent fédérer. Si nous n'y veillons pas, ils envahiront les terres fertiles qui jalonnent le Saint-Laurent, et la France perdra cette terre d'avenir... Depuis que mes parents, de qui je ne suis pourtant pas si proche, s'y sont établis, la Nouvelle-France m'est devenue aussi chère que la prunelle de mes yeux.

À vingt ans, seul et sans attaches, Baptiste avait compris qu'il était temps pour lui de penser au mariage. Il avait eu quelques amourettes, plusieurs même, mais en voyant Geneviève, il avait d'emblée compris qu'elle était différente des autres. Son charme candide lui avait plu. Ses yeux gris vert avaient la profondeur des lacs aux reflets émeraude. Il l'avait regardée silencieusement. À son récit, elle s'était mise à pleurer doucement. Alors il osa poser ses mains sur sa figure à l'ovale charmant. Geneviève avait la peau douce, et de jolies pommettes rosées. Baptiste la trouva irrésistible et sécha ses larmes.

— Mademoiselle, je veux trouver une femme pour me marier. Les filles sont si belles en France. Et vous êtes la plus belle!

Ainsi, Geneviève plaisait à ce jeune homme fringant qu'elle venait tout juste de rencontrer. C'était inouï! Du reste, pourquoi pas : à quinze ans, elle croyait à l'amour et n'attendait que ça, dans l'espoir d'enfin aimer de tout son être. Sa mère lui avait fait comprendre quelque temps auparavant qu'elle devrait penser à trouver un bon parti : « À ton âge, ma fille, j'étais déjà enceinte de mon premier enfant, que j'ai malheureusement perdu à la naissance. C'était un petit garçon. Les yeux fermés, on aurait dit qu'il dormait. Par bonheur, nous avons eu le temps de le baptiser. Ainsi, son âme est au paradis plutôt que dans les limbes. Prie-le, quand tu en sentiras le besoin. Ce petit ange veille sur nous tous. En quatre ans seulement, j'ai eu tes deux autres frères et toi, ma fille adorée. Comme tu vois, j'étais précoce. Écoute mes conseils, Geneviève : n'attends pas d'être trop vieille pour trouver un époux, car tu risques d'avoir de moins en moins de choix! » Une bouffée de chaleur avait envahi les tempes de la jeune femme ; baissant les yeux, elle avait rougi.

Sur la place du marché de Périgny, c'était cette voix que Geneviève entendait désormais. Ce conseil de sa mère... Partir avec un beau soldat, si loin, de l'autre côté de l'océan, dans un pays rempli de légendes... C'était l'histoire d'une princesse que ravissait un preux chevalier. Alors Baptiste déclara :

— Québec, cette ville que notre valeureux Samuel de Champlain a fondée au début du siècle dernier, est bâtie sur le promontoire d'un cap qui scintille des feux de mille diamants...

Geneviève plongea ses yeux dans les siens : des images de trésors surgissaient dans son imagination, comme un mirage. Elle rêvait déjà que Baptiste lui demande de l'épouser. Il était si charmant ! À part les siens, rien ne la retenait en France ! Elle était en effet à l'âge où les jeunes filles croient à l'amour et songent à fonder un foyer. Mais il lui fallait bien sûr obtenir la permission de son père...

— Mademoiselle, dit Baptiste qui s'apprêtait à la quitter, j'aimerais vous revoir.

Surprise par cette demande qu'elle espérait pourtant, elle recula d'un pas, puis dit sans aucune timidité :

— Je le souhaite, moi aussi. Demain, je reviendrai, dans l'après-midi. Je vous attendrai sous le grand chêne.

— Au revoir, s'écria Baptiste en lui prenant la main.

Mais Geneviève s'enfuit en riant.

Chapitre 2

Geneviève revit souvent Baptiste pendant le séjour de son régiment dans la région. Tous deux avaient vite compris qu'ils étaient liés l'un à l'autre pour le meilleur et pour le pire. Tandis qu'ils se promenaient, la jeune fille se berçait au récit que le jeune homme lui faisait des us et coutumes de ce lointain pays.

— Comment sont les maisons? demanda-t-elle un jour, voulant ainsi imaginer comment elle vivrait si elle décidait de partir avec Baptiste.

— Elles sont faites de pierres, répondit le jeune homme en souriant, car il avait deviné qu'il tenait l'attention de sa belle en lui faisant de telles descriptions. En pierres des champs, et les angles sont en pierre de taille. Les murs des maisons ont de deux à quatre pieds d'épaisseur.

Il poursuivit, intarissable :

— La plupart des maisons de la ville de Québec ont une cheminée, celles de Montréal, ou Ville-Marie, en ont deux. Il paraît qu'on ordonne aux propriétaires de les ramoner tous les mois! En Nouvelle-France, on a très peur du feu, en particulier depuis le terrible incendie de 1734 qui a ravagé Montréal. On a soupçonné une esclave noire d'être l'auteure de cette tragédie.

— Les gens ont des esclaves? interrogea Geneviève.

— Bien sûr, affirma-t-il, car certaines familles sont très riches. Ils ont reproduit le long du Saint-Laurent les mœurs d'ici. Ils

ont des esclaves, la plupart sont des Indiens et quelques-uns sont des Noirs que l'on fait venir d'Afrique par bateaux.

— Mais vous avez bien dit que c'était une femme qui avait été accusée d'avoir mis le feu à la ville ?

Baptiste invita Geneviève à s'asseoir près de lui.

— Quelle histoire, mademoiselle ! Je l'ai apprise par mon ami qui vit là-bas et qui me raconte dans ses lettres ce qui se passe dans la colonie. En fait, cet événement remonte à près de quinze ans, mais il est resté gravé dans la mémoire des gens. Je vous ai dit que cela avait eu lieu 1734. Une dame de la noblesse habitait près du fleuve, là où se trouvent les bâtiments principaux de la ville. Elle était veuve et avait une esclave noire, dont j'ai retenu le nom. Elle s'appelait Marie-Joseph Angélique. On dit qu'elle voulait fuir le pays avec son amant, un ancien prisonnier.

— Mais cette esclave, ajouta Geneviève, elle n'était pas heureuse dans son foyer ?

— J'imagine bien que non puisque les rumeurs de sa fuite ont joué contre elle. Quand le feu a pris dans la maison de sa maîtresse, les voisins ont tout de suite condamné la pauvre esclave, qui n'avait pas les moyens de se défendre.

— Vous pensez qu'elle fut injustement condamnée ?

— Mon ami me dit que plusieurs personnes ont douté qu'elle soit la seule coupable. Son amant l'ayant quittée, on n'a jamais su si ce n'était pas lui qui avait jeté un fêtu de paille dans le grenier de la maison. Ce Thibault, comme il se nommait, a abandonné la pauvre Marie-Joseph à son triste sort. On ne l'a jamais retrouvé. Quant à l'esclave, elle fut jugée, mais, comme elle refusait de parler, on la soumit à la torture afin qu'elle avoue.

— Oh! s'écria Geneviève. La torture, ce mot me fait peur. Cette pratique est indigne des humains et de notre religion fondée sur la charité et sur le pardon.

— Vous êtes trop bonne, Geneviève. La pauvre fille a subi la torture des brodequins, ce que nous imposons nous aussi en France. Le mois dernier, la femme Pitre a également été soumise à cette terrible épreuve et personne ne s'en est ému. Vous savez en quoi cela consiste, n'est-ce pas?

Geneviève tourna la tête; elle ne savait que trop. Cette femme Pitre, tout le monde savait ce qu'elle avait enduré.

— Oui, dit la jeune fille. On broie les jambes des pauvres condamnés. Des planches sont attachées à leurs jambes que l'on enfonce à coups de marteau. Les os éclatent sous la pression. La femme Pitre a, paraît-il, crié à fendre l'âme. Je ne savais pas que l'on avait apporté en Nouvelle-France de telles pratiques monstrueuses. À quoi sert-il de fonder un nouveau pays si on y implante des mesures aussi barbares? Mais, Baptiste, qu'est-il arrivé à cette pauvre esclave? A-t-elle parlé?

— Comment peut-on affirmer qu'elle pouvait dire la vérité? Elle avoua son crime puis se contredit. Personne ne voulut l'entendre. Elle a fini par être pendue, puis son corps fut brûlé. Tous étaient heureux d'avoir trouvé et puni une coupable. Car, vous savez, cet incendie avait ravagé plus de la moitié de Ville-Marie. Le feu est une calamité dans un pays que l'on construit. De plus, si l'on peut dire qu'à tout malheur on trouve une solution, c'est depuis ce temps qu'il existe un corps de sapeurs-pompiers en Nouvelle-France.

Geneviève ne se lassait pas d'écouter les récits de Baptiste.

Reprenant la description des maisons, il ajouta qu'elles étaient désormais plus solides et moins faciles à détruire.

— Et les carreaux de fenêtres? demanda Geneviève qui tentait toujours de se représenter ces demeures champêtres.

— La vitre est trop chère, expliqua Baptiste. Alors, on utilise du papier ciré ou huilé, translucide mais non transparent. Bien sûr, l'intérieur des maisons est sombre. Il fait si froid! Il faut se protéger. Aussi la porte donne-t-elle rarement du côté nord. Et l'hiver, il nous arrive de dormir avec nos chaussures!

Geneviève était à la fois étonnée et séduite par tout ce qu'elle entendait. Le froid ne lui faisait pas peur. Sa famille ne vivait pas dans un château. Au contraire. En hiver, il lui arrivait même de porter des bas pour dormir.

— Et comment s'éclaire-t-on?

Baptiste répondit, avec la même douceur:

— L'habitant se sert de la lampe bec-de-corbeau, en fer ou en étain, qui rappelle celles qu'employaient les Égyptiens. On l'alimente avec de l'huile de phoque ou de marsouin. Mais on s'éclaire aussi à la chandelle de cire ou de suif. Les chandeliers sont en fer ou en cuivre.

— Ce que vous me décrivez ressemble beaucoup à la vie que l'on mène ici.

— Attention, mademoiselle, ce pays est mille fois plus vaste que le nôtre. On dit qu'il y a des maisons avec des jardins à perte de vue. Je me vois bien en train de monter à cheval et galoper pendant des heures et des heures. Ce doit être enivrant!

— Et la cuisine? s'enquit Geneviève, qui gardait les pieds sur terre.

Car si Baptiste se voyait dans la nature, chassant et courant dans les bois, elle-même se voyait plutôt au coin du feu en train de mijoter le repas de la famille.

— Trouve-t-on le même confort en Nouvelle-France qu'ici ?

— On m'a dit que, pendant plusieurs décennies, les habitants faisaient cuire leurs aliments sur une plaque de fonte ou sur une brique. On se chauffait aussi de cette façon. Depuis la fin du siècle dernier, on importe des poêles de France, mais ils coûtent cher, les habitants doivent les louer par contrat. Pour se chauffer, on doit couper en grande quantité des cordes de bois, car il ne faut surtout pas en manquer ! L'important, mais vous l'apprendrez certainement, chère Geneviève, est de ne jamais laisser le feu s'éteindre...

Baptiste regarda alors Geneviève avec des yeux qui voulaient tout dire. Et celle-ci comprit qu'elle devait faire un geste pour se rapprocher de lui, pour lui faire comprendre qu'elle était prête, même sans le connaître beaucoup, à le suivre... Afin de lui signifier son intérêt, elle l'encouragea à continuer son récit.

— On cuit le pain dans une pièce qui s'appelle le fournil, précisa Baptiste. On y fabrique aussi le beurre, on enroule le tabac, on carde la laine, on sèche le lin. Quant aux boissons, et à certains autres aliments, on les conserve dans une glacière. Les plus riches ont une laiterie, un caveau à légumes et même un cellier.

— Et l'eau ? demanda encore Geneviève.

— Certaines familles creusent un puits dans la cave de leur maison. On tire l'eau avec une chaudière attachée au bout d'une corde que l'on déroule avec une manivelle.

— Avec ce que vous me racontez là, les maisons doivent être de véritables domaines, dit la jeune fille dont les yeux s'écarquillaient d'émerveillement.

— La plupart des maisons paysannes ne comportent qu'une pièce dans laquelle on vit et on dort, répondit Baptiste. Elle est

meublée d'un ou plusieurs lits, de chaises, d'une armoire ou d'un bahut pour y ranger les vêtements. Je suis un bon menuisier, vous savez : je construirai moi-même les meubles de ma maison. Pour se protéger du froid, les Canadiens possèdent une cabane. Cette boîte d'inspiration normande est placée dans un coin de la maison. Elle sert aussi de garde-robe.

Geneviève écoutait cet homme rencontré par les soins de la Providence et qui, à présent, la faisait voyager loin de sa vie sans danger. « Oh ! que j'aimerais qu'il me demande si je veux partir avec lui, soupira-t-elle. Je dirais oui sans condition. »

Baptiste consulta sa montre. Il était temps pour lui d'aller rejoindre son régiment qui campait non loin de la place du marché.

— Nous nous reverrons, lui promit-il. Mais bientôt, je souhaiterais rencontrer vos parents, si vous me le permettez.

Geneviève accepta sans se faire prier. Elle comprit que Baptiste voulait voir son père afin de lui faire part de ses projets. Ensemble, ils décideraient de son sort. Même si elle était prête à se marier et à partir en Nouvelle-France, il fallait l'approbation de son père sans quoi elle devrait se résoudre à partager la vie d'un autre homme.

Mais elle était certaine d'une chose : aucun autre homme ne pourrait remplacer Baptiste dans son cœur qui ne battait déjà que pour lui.

Alors, dans un sursaut d'ardeur, elle s'écria :

— Venez à la maison la semaine prochaine, cher Baptiste ! Je vous présenterai à mes parents...